

## E. CABREJO PARRA

Professeur de psycholinguistique, responsable UFR linguistique, université Paris VII)

La construction du langage : dimension psychanalytique.



Le langage peut être vu du point de vue sociologique, psychanalytique, anthropologique, linguistique, etc. Tous ces points de vue montrent la complexité de cet objet qui résiste à se laisser prendre dans les différentes réflexions théoriques. J'ai été très interpellé par le titre « l'oral, si on en parlait ? » avec le point d'interrogation. Ce point d'interrogation m'interpelle d'une manière particulière du point de vue du linguiste car c'est vrai que toutes les traditions grammaticales et la théorie linguistique moderne s'intéressent à essayer d'explicitier les propriétés formelles des langues naturelles et que dans ces propriétés formelles, la voix n'est pas contenue.

### Comment naît la parole chez l'être humain

Pour parler de l'oral, je vais commencer par la construction de la voix.

C'est vrai que nous, linguistes, nous passons notre temps à essayer de construire un modèle scientifique de la langue et nous constatons que la langue nous échappe à chaque moment. Pour la langue française on a écrit des centaines de grammaire et la langue française n'est pas contenue de manière exhaustive dans toutes ces grammaires. Comment fait l'être humain pour s'approprier cette complexité ? D'autant plus que nous savons que la langue s'installe pendant les 5 premières années. Comment se fait-il alors qu'un bébé puisse s'approprier cette complexité alors que son développement cognitif n'est pas complètement achevé ? C'est pourquoi depuis une trentaine d'années, j'ai décidé d'aller voir comment l'être humain entre dans la langue pour résoudre cette énigme : comment est-ce qu'une langue arrive à se confondre avec le sujet qui la parle.

Nous avons constaté que l'homme commence à voyager dans la langue bien avant la naissance. A partir du 4<sup>ème</sup> mois de gestation, le fœtus commence à recevoir des informations par rapport à la voix maternelle. A ce moment là, la neurophysiologie de l'audition se construit et on sait qu'il faut éviter certaines maladies, comme la rubéole, qui empêchent la neurophysiologie de l'audition de se mettre en place et le fœtus risque de naître sourd. Mais s'il n'est pas sourd, il va commencer à inscrire des informations qui sont liées à la voix et qui vont lui permettre de distinguer la voix maternelle de toutes les autres voix qui l'entourent. Ceci est fondamental car l'être humain sort du ventre maternel pour tomber dans le ventre de la langue. Ecouter une autre voix que celle de sa mère crée un sursaut psychique, une discrimination mentale qui met en action l'activité de penser. L'être humain va passer sa vie à faire des discriminations mentales et la première est organisée par la lecture de la voix et par la lecture du visage. **Les deux premiers livres que l'être humain va lire c'est la voix et le visage de ceux qui l'entourent** et si l'enfant est sourd, il va falloir lui parler comme s'il entendait parce qu'il a besoin d'apprendre la grammaire du visage. L'enfant bon entendant va tout le temps passer de la grammaire du visage à la prosodie de la langue, à l'intonation parce qu'il y a une harmonie permanente entre cette musique de la langue et les positions du visage, c'est une double traduction que nous avons tous apprise. Il y a un rapport très profond entre la mise en mouvement de la pensée et le langage. Pendant ses 3 premiers mois, tout bébé dans toute culture, réalise un travail silencieux non observable directement qui est **la capture des traits acoustiques des voix qui l'entourent** et s'il est sourd et muet, il va devenir spécialiste

de la lecture de la grammaire du visage. L'inscription de tous ces traits acoustiques qui sont en rapport avec la voix, va permettre au nourrisson d'émerger en tant que sujet énonciateur, sous la forme du babil, il va passer du cri au babil. Qu'est-ce que c'est que le babil ? C'est l'ébauche des premières syllabes sous la forme de la duplication de syllabes : ba, ba, ba, / ta, ta, ta.

**Mais entrer dans le babil, c'est entrer dans une forme de temps socialement organisé**, le bébé commence à jouer avec la longueur des syllabes, longues, courtes, fermées, ouvertes, et tous ces petits jeux, c'est le jeu du temps. A partir du 4<sup>ème</sup>, 6<sup>ème</sup> mois, on sait à quelle communauté linguistique appartient l'être humain car on voit dans le babil les traits de la communauté linguistique à laquelle il appartient : en Chine ou en France, le babil est différent. Il y a dans le babil d'un bébé français, des traces de la différenciation des syllabes longues ou courtes. La langue française a une musique particulière dans laquelle on joue avec le temps. « *Pierre est venu ce matin* » Vous vous installez dans une syllabe qui marque les frontières des mots, des énoncés ... Tout être humain qui est né en langue française a capté les traits acoustiques qui doivent segmenter cet espèce d'enchaînement oral.

Il commence à voyager dans la culture, dans un temps socialement organisé, il joue avec la musique, la prosodie de la langue. La première grammaire que tout être humain a appris c'est la prosodie de la langue sous la forme du babil. Mais ce jeu du temps est fondamental. Le temps est invisible. Il entre dans la psyché humaine par **la musique, la prosodie de la langue**, par les rythmes élémentaires (le rythme des repas du bébé, les rythmes des présences et absences) qui sont des manières culturelles d'intégrer le temps dans l'âme humaine.

Ainsi l'homme se sépare du temps de la physique par la création du temps de la culture. L'oral est un temps socialement organisé qui va nous permettre d'entrer dans une culture qui va nous marquer à vie. Parce que la voix du bébé qui commence à babiller va se façonner en fonction des traits prosodiques de la langue qu'il a appris. La langue nous marque symboliquement : chaque fois que nous parlons, nous disons d'où nous venons sans le dire explicitement. Les variations linguistiques font parties de ce processus, quelqu'un qui est né au Canada, il ne peut pas parler comme un parisien parce que la musique de la langue à laquelle il a eu accès va le marquer à vie.

Une fois que le bébé peut construire sa voix en utilisant les traits acoustiques qu'il a entendus, on se rend compte que la voix humaine entre dans **un processus de transmission** : pour avoir de la voix, il faut avoir entendu parler quelqu'un, sinon, on ne peut pas avoir de la voix. Quand je parle, **je suis un vrai porte-parole, je porte dans ma parole des traits acoustiques qui viennent de la parole des autres**, de mes parents. C'est cette présence symbolique de l'autre dans la voix qui fait que les sons linguistiques sont des sons différents de tous les autres sons de l'univers. Quand j'étais étudiant en linguistique et que j'ai découvert que nous analysons en laboratoire la voix en utilisant les lois de la physique, j'ai compris que nous passions à côté de ce phénomène de la transmission de la voix de génération en génération. Il y a un aspect symbolique dans la voix, la voix vient de l'autre, je construis ma voix en volant les traits acoustiques qui viennent de l'autre. Mais ce qui est important c'est la conséquence de cette inscription de la voix dans la psyché humaine, c'est que lentement l'autre commence à faire partie de ma propre structure psychique. La psyché humaine est hybride, il y a une espèce d'alter ego qui fait partie de l'ego. A partir de ce moment là, se construit ce que j'appelle la boîte de l'altérité, i.e. l'autre fait partie de moi. Il se crée une espace psychique interne de manière à ce que le bébé quand il commence à babiller, il peut commencer à s'écouter parler. Le bébé babille dans un moment de bien-être, il joue avec sa voix, il s'auto accompagne par le langage, il s'écoute. Au réveil, il babille, seul dans son berceau, il s'appelle. Or pour pouvoir appeler, il faut passer du cri à la demande, et pouvoir demander, **s'adresser à quelqu'un qu'on ne voit pas, et donc construire sa boîte**

**d'altérité.** Sinon, on ne peut rien faire, l'être humain ne peut pas prendre des formes psychiques. C'est précisément cette présence symbolique de l'autre qui commence à créer une autonomie psychique, et qui permet d'entrer dans le ventre de la langue, cette langue qui me permet de jouer avec les sons avant de jouer avec les contenus sémantiques.

Je vais pouvoir me parler à moi même, c'est une fonction importante du langage. Si on l'enlève, on deviendrait fou, chaque fois que la réalité est cruelle, je démarre mon dialogue silencieux pour essayer de mieux m'adapter à la réalité. Quand je suis humilié socialement parfois, j'ai cette boîte d'altérité qui me soutient, je lance mon monologue intérieur.

Ce que devient l'être humain va dépendre de la qualité de cette boîte d'altérité.

Le bébé est très sensible à la prosodie de la langue, le premier cadeau que l'on doit faire à un bébé, c'est lui parler dans une intonation particulière. Dans chaque langue, il existe une manière de caresser linguistiquement le bébé, en français vous dites *guili, guili* on ne dit pas *goulou, goulou*, car la voyelle *i* c'est la plus claire, la plus gentille. Ce n'est pas par hasard que l'on dit *guili*. En espagnol, nous allongeons les mots par des diminutifs : pour *mano*, on dit *manita*, on allonge le mot, on prend le temps, on affiche une disponibilité psychique. Le bébé va avoir une **autre compétence particulière, qui doit être nourrie : l'écoute**. Dans toutes les langues, il y a une opposition entre entendre et écouter. Il y a un bruit, je l'entends, mais je ne l'écoute pas. Dès qu'il y a écoute, il y a un sujet dans la boîte qui veut comprendre quelque chose, donner du sens. Mais on ne peut pas forcer quelqu'un à écouter, il faut le placer dans la position d'écoute. Il y a un besoin profond d'écouter et d'écouter ce qui est rythmique quand on entre dans la culture. Dans toutes cultures, il faut donc qu'il y ait des berceuses. La berceuse est la musique dont l'être humain a besoin quand il est dans le berceau. Les comptines, ces petites chansons, ces petites poésies sont des nécessités profondes pour qu'un être humain puisse se nourrir symboliquement en introjectant des modalités de temps qui donnent le bonheur interne.

C'est ce qui nous accompagne toute la vie, dans les moments de souffrances psychiques et sociales, ce que l'on a dans sa boîte d'altérité est le support intime, invisible, voire inconscient de l'être humain.

L'être humain a besoin d'être nourri symboliquement par la culture et chaque culture a créé ce dont le bébé a besoin pour naître en tant que ce sujet. D'où l'importance de tout ce qui est oral -la tradition orale-, l'importance de la disponibilité psychique de l'adulte.

On voit anthropologiquement que dans toute culture, chaque fois qu'un bébé commence à babiller, sa maman qui a la disponibilité psychique est là pour répondre au babil.

On crée un dialogue syllabique avant de créer un dialogue sémantique. Reprendre la syllabe produite par un nourrisson, c'est un acte de générosité car c'est une manière de dire « ce que tu viens de faire met en mouvement mon activité mentale » et c'est une manière de reconnaître l'activité psychique du nourrisson, de lui renvoyer un écho de sa propre activité mentale. Le bébé va alors s'attacher à sa propre activité sonore et mentale. C'est de là que vient le plaisir de parler, de penser, de commencer à dialoguer.

Quand la boîte d'altérité est construite, on peut créer **des regards conjoints**. C'est pour cela que dans tous les pays, on met des mobiles dans les berceaux.

C'est une manière de modifier les premiers systèmes de communication. Après le face à face, pour permettre au bébé de s'approprier des gestes du visage pour produire les sons, il faut passer à un autre système : **on introduit la triangulation, un objet extérieur que l'on va regarder ensemble**. Je dois pouvoir être différent et regarder la même chose. Mais ceci n'est possible que si il y a déjà de l'altérité interne. Le bébé commence à regarder ce qu'on lui montre. C'est une compétence particulière, l'altérité interne se met en scène sous la forme de l'inter subjectivité. Et le regard se nourrit de ce regard conjoint. Combien d'objets peut-on montrer à un enfant ? C'est infini. Par ce triangle là, c'est tout le monde entier qui entre. On a

modifié le narcissisme primaire de ce face à face pour commencer à regarder quelque chose qui n'est ni toi, ni moi mais regarder dans la même direction. C'est de là que vient toute la possibilité de la construction sociale et la possibilité de réaliser des activités partagées. Pour pouvoir partager quelque chose avec quelqu'un d'autre il faut qu'il puisse exister une boîte d'altérité. Il faut que l'être humain ait appris à capter les gestes et les sons de l'autre.

Un autre aspect de l'acquisition d'une langue est **le processus d'identification**.

Dans la langue, personne ne voit la différence entre une voyelle nasale et une voyelle orale : ainsi *po* est orale et *pon* est nasale mais personne n'a vu cette activité musculaire, c'est en écoutant l'autre que tout mon corps se met en mouvement pour reproduire les mêmes gestes moteurs. En écoutant, l'être humain a une compétence particulière : de la même manière qu'il peut reproduire un geste du bras en le voyant, il peut reproduire les mouvements de la bouche et de la langue. Le bébé n'a pas vu son propre corps pourtant en voyant le corps de l'autre, il est capable de lire, interpréter et reproduire sur son propre corps pour produire des nuances aussi précises que des voyelles nasales ou orales.

Aujourd'hui, je peux dire *la vie est difficile* et *la vue est facile* parce que j'ai appris à distinguer i et u ; en espagnol, u n'existent pas et au début j'entendais i pour les deux.

Grâce aux techniques modernes, nous commençons à savoir que quand vous prononcez un énoncé, tous les Français mettent en mouvement les mêmes muscles et un étranger, comme moi, ne les met pas en mouvement de la même manière. Parler une langue c'est être en possession des gestes qui appartiennent à la variation linguistique dans laquelle je suis né car derrière les sonorités, j'ai les mêmes variations que toute la Nation. C'est pourquoi un Parisien comprend un Marseillais. La sonorité est une mise en scène des opérations très complexes et abstraites.

Tout ceci est très mystérieux pour les linguistes : constater que le langage est autant enraciné dans le corps et c'est pour cela que, nous les linguistes, nous avons attaché autant d'importance à l'aspect formel mais il va falloir comprendre comment les voix émergent.

**La langue me permet de parler à l'autre mais elle me permet aussi de me parler à moi-même** parce qu'il y a un autre qui fait partie de moi. Et cet autre interne me permet de parler à l'autre externe. **C'est l'intersubjectivité.**

Les Grecs disaient qu'il y avait deux formes de logos. Le logos interne, le dialogue de l'âme avec elle-même, et le logos externe, celui que l'on adressait à un autre sujet.

Si l'autre n'est pas dans l'esprit, il ne peut pas être à l'extérieur et le langage ne pourrait pas exister en tant que fonction sociale.

**Chaque langue va créer des enchaînements.** Les sons ne sont pas les uns après les autres mais se contaminent pour donner la chaîne parlée. Après on peut jouer sur la forme des liaisons avec les liaisons obligatoires ou socialement marquées.

Quand je dis « *petit enfant* », pour le dire en faisant la liaison, il faut avoir entendu parler quelqu'un, sinon on ne la fait pas. Cette liaison constitue l'âme de la prosodie de la langue française. Quand un élément fini par une consonne et l'autre commence par une voyelle, il faut faire la liaison. C'est une manière de montrer comment les choses s'enchaînent les unes dans les autres.

Moi quand je parle français, j'ai tendance à produire les sons, les uns après les autres, sans faire de liaison.

Une fois que l'être humain a construit toutes ces représentations procédurales, des mots, des mouvements et des contenus, il devient sujet parlant qui se confond avec la communauté dont il est issu. Il naît sujet marqué symboliquement par une communauté. C'est après qu'arrive la souffrance sociale.

C'est pourquoi l'intersubjectivité initiale doit être gratifiante pour le bébé et c'est le rôle des parents car après l'intersubjectivité peut devenir carnassière. Elle l'est souvent. Pour supporter cela, il faut qu'il y ait une altérité interne qui soutient. Nous constatons en psychanalyse comment le sujet en souffrance retourne là où il a été heureux. Mais si on y retourne trop, il y a problème parce qu'il y a le principe de la réalité sociale, qu'il faut apprendre à gérer.

Le rôle des parents est de permettre à l'enfant de naître symboliquement. Car la langue est la matrice symbolique de la construction du sujet. L'enfant doit jouer avec ces sons de la langue. Il faut que son activité langagière soit reconnue, le bébé est assoiffé de tout ce qui est rythmique, alors il faut commencer en plus de la langue quotidienne à lui donner de l'écrit. Pourquoi ? Car l'oral de la vie quotidienne est plein d'injonctions (fais pas ci, fais pas ça), l'oral de la vie quotidienne a une musique particulière : on peut se permettre beaucoup de liberté avec la langue orale. Je peux enchaîner les mots de manières très différentes. Je peux dire :

*Mon père a donné la bagnole à la casse.*

*La bagnole, mon père l'a donnée à la casse.*

*Mon père, la bagnole, il l'a donnée à la casse.*

C'est très différent de l'écrit. A l'écrit, je ne peux pas laisser une phrase inachevée par exemple. Il y a une musique à l'oral, mais aussi à l'écrit et le bébé a des compétences pour capter la musique, c'est pourquoi il faut lui donner des textes écrits. Parce que derrière chaque texte, il y a une musique différente. Nous, adultes, sommes enchaînés par le contenu sémantique du discours tandis que le bébé est enchaîné par la prosodie de la langue. Il faut nourrir cette compétence à s'approprier des musiques. Il en fera ce qu'il en fera. Comme chaque texte a été écrit par quelqu'un, chaque texte a son propre style car chaque homme a une manière spécifique de mettre en mouvement les mots. Depuis Cicéron, dans ses règles d'éloquence, il a découvert qu'avec les mêmes sujets, la même langue, chacun faisait des discours différents. Un accent, une intonation, cela donne un style. De la même manière qu'il y a un style oral, il y a un style écrit. L'aspect formel de la langue ne permet pas de comprendre le style. C'est un mystère.

La langue est une pâte à modeler qui se laisse déformer par chaque enfant qui va entrer dans cette langue.

Chacun de nous a déformé la langue à sa manière en tant que sujet énonciateur. Et en même temps que je la déforme, je crée une sorte de langue étrangère. C'est pourquoi les variations linguistiques sont infinies et passionnantes.

**L'écoute** devient alors un problème.

Quel discours écouter ? Dans une classe par exemple, comment gérer l'hétérogénéité d'écoute - les langages clandestins (bavardages évoqués par V. Francis), les conversations annexes qui sont là mais semblent hors sujet, comment les gérer ? - et comment nourrir l'activité d'écoute ? Il faut mettre les enfants en situation d'écoute. C'est pour cela que les textes écrits sont importants. La littérature, la poésie, la musique mettent le sujet en situation d'écoute. Dès 6 mois, tout être humain fait une distinction fondamentale entre une langue pour agir et une langue pour écouter. Il faut lire des textes aux enfants, dès la naissance. Les gens n'y croient pas. C'est pour cela que dans notre association, on fait la lecture en présence des parents. Parce que si on explique ça théoriquement, les gens ne comprennent pas. Mais dès qu'on se met à lire un texte, le bébé se met en écoute. D'ailleurs le bébé a une capacité d'écoute qui dépasse l'imagination. Depuis les années 60, nous avons découvert que les bébés ont ce qu'on

appelle la perception catégorielle : chaque langue a un système phonologique qui la définit en tant que système, en arabe il y a 3 voyelles, en français il y en a 17, en français on distingue voyelle orale, et voyelle nasale, mais en espagnol, cela n'existe pas, un bébé selon son lieu de naissance, il entend que i et u sont différents, il les entend avec une clarté totale.

Il peut distinguer perceptivement toutes les oppositions phonologiques de toutes les langues. Quand il construit sa langue, à partir du 8<sup>ème</sup> mois, il ne retient que ce qui est fonctionnel dans sa langue. La culture également participe à ce tri.

Ainsi, la langue donne un modèle de comment on se construit psychiquement mais en même temps comment on devient sourd vis à vis d'autres cultures.

Comment en tant qu'enseignant ne pas maltraiter ce sujet qui est marqué symboliquement par là où il est né et comment lui donner le goût du symbolique, le goût de s'approprier d'autres formes de mises en scène ?

Comment lui donner le goût d'écouter des textes différents ?

La lecture à haute voix va jouer un rôle très important à l'école maternelle. Car par cette activité, on donne de l'écrit par rapport à l'oral, on donne des musiques différentes, et l'enfant est dans un moment de liberté par rapport à la perception parce qu'il écoute et qu'il comprend ce qu'il comprend. Quand le faire parler de ce qu'il a compris ? Comment gérer l'hétérogénéité ?

Voilà un grand problème pour tout enseignant et pour lequel je n'ai pas de réponse.

### **La lecture à haute voix avec ACCES**

La lecture c'est un acte de liberté, i.e. qu'en lisant avec ma voix silencieuse, je trouve des enchaînements de mots qui m'arrêtent, ou un contenu sémantique qui m'interpelle.

A Accès, nous donnons beaucoup d'importance à la lecture à haute voix pour faire voyager les enfants à leur manière. Avec les enfants, on fait de la lecture individuelle ou dans un petit groupe de 4 ou 5. Mais nous n'imposons pas les livres, les lectrices arrivent avec des livres, elles les mettent par terre, là où il y a des enfants : crèche, PMI, hôpital, avec les gitans, dans les immeubles, les tours. Les enfants arrivent, s'approchent et quand un enfant s'arrête sur un livre, il y a quelqu'un de généreux qui propose de le lire, de partager. Et même si l'enfant s'éloigne, on continue la lecture car il peut écouter à distance et s'il part, ce sont d'autres enfants qui écoutent. Il s'agit de passer peu à peu de la relation individuelle à la relation sociale. Nous voulions que les livres entrent d'une manière décontractée dans la psyché. Dans cette relation, nous voulions que ces enfants rencontrent une inter-subjectivité gratifiante. C'est l'adulte qui se rend disponible. L'enfant à force d'écouter des textes, commence à comprendre ce qu'est l'écrit. Expliquer ce qu'est l'écrit est impossible, il faut le faire écouter. Quand on fait écouter des textes, quand je raconte un conte, j'ai besoin de toute la langue. Quand je dis « il était une fois », c'est une manière de dire à l'enfant, sans lui dire, qu'il y a un temps de l'oral et un autre temps. Chaque fois que je parle, je détermine mon discours par rapport au moment de l'énonciation de l'oral. Mais dans l'écrit, dans le récit, dans les contes, c'est différent, on utilise un autre temps : le passé simple. On ne parle pas au passé simple. Apprendre un passé simple par la grammaire, ce n'est pas évident mais apprendre le passé simple par l'écoute d'un conte, c'est une manière de dire « il y a une autre forme de langue, c'est celle-là ». D'ailleurs, quand les enfants commencent à raconter des histoires, ils utilisent le passé simple. Si on a donné de l'écrit à entendre à un enfant, en entrant à l'école, il sait ce qu'est « raconter une histoire ». Et il n'utilisera pas le passé composé pour raconter son histoire. Accès a pour but de transmettre la langue orale et la langue écrite à travers des activités partagées avec un total respect de l'activité psychique de l'enfant pour qu'ensuite il puisse supporter l'injonction de l'école. Nous utilisons beaucoup les playing, ces jeux dans lesquelles les règles sont souples par opposition aux games où les

règles sont structurées : le babil est un playing, la grammaire est un game. Pour transmettre la langue il faut la parler. Nous n'avons pas de modèle cognitif pour transmettre l'aspect prosodique d'une langue : nous avons des modèles pour la syntaxe mais pas pour la prosodie. C'est une chose que l'on transmet mais qu'on n'enseigne pas.

### **La littérature à l'école**

L'enseignant a une responsabilité profonde. A la fois reconnaître cela et donner de nouvelles possibilités de mettre en scène. Quand je fais de la grammaire à l'école, je fais comme tout le monde mais quand je raconte une histoire, je dis : « *il était une fois une petite grenouille* » : avec « il était une fois », je parle d'un autre temps, puis j'introduis « une petite grenouille » ce qui signifie que je pose quelque chose dans le discours, cette chose doit être maintenue. Puis je continue « *qui se sentait* » : le qui pronom relatif en grammaire maintient l'objet de départ. ... « *qui se sentait toute seule* » : « toute » marque l'accord, c'est une manière de rappeler la petite grenouille. ... « *parce que sa maman* » : « sa » rappelle la petite grenouille et introduit un nouvel élément, la mère. ... « *parce que sa maman l'avait abandonnée* », « l'avait » : c'est pour conserver la petite grenouille. « l'avait abandonnée », j'ai introduit un nouvel élément et en même temps, je martèle pour conserver le fil du discours. Et j'ai besoin du relatif pour ça, de l'anaphore. Puis je reprends, comme en musique, je reprends le tout et je repars, « *en fait sa maman ne l'avait pas abandonnée, elle était partie quelques secondes* » : « elle » tout le monde sait que ça renvoie à la maman et pas à la petite grenouille. Dans l'ordinateur, il faut des milliers de règles pour que l'ordinateur comprenne que « elle » est la mère, alors que pour nous, c'est normal, j'ai introduit la mère, il ne faut pas l'oublier. Dans cet exemple, on voit bien que j'ai besoin de toute la langue, les pronoms, les adjectifs etc.

C'est comme ça que les enfants s'approprient les discours. Tandis que si je découpe en démonstratif, relatif, tout devient compliqué, ce n'est pas comme ça que la langue s'apprend. On ne peut pas dire à un enfant, chaque fois que tu parles, n'oublie pas ce que tu as dit. On raconte une histoire et on dit, tu vois comment on maintient le fil conducteur dans une histoire. C'est pourquoi la linguistique a tant de mal à intégrer la sémantique. Ce n'est pas quelque chose que l'on reçoit, c'est quelque chose qui se construit. J'utilise tous les instruments de ma psyché du point de vue cognitif, linguistique, social, pour construire un sens qui d'ailleurs parfois me trahit.

Quand on comprend ce qu'est la langue, on comprend aussi le bavardage. Quand on parle on se met en scène et dans un jeu si subtil que l'on comprend que certains enfants se mettent en retrait. Prendre la parole, suivre un discours, cela demande beaucoup d'entraînement.

En français, quand quelqu'un me propose un petit apéritif, si je réponds : « oui », c'est impoli, « oui je veux », ça ne passe pas du tout, mais « oui je veux bien », ça passe très bien. Mais en fait, que vient faire ce « bien » là dedans ? C'est une manière de dire, j'ai entendu ce que vous avez dit, je suis là pour vous faire plaisir. De la même manière, parfois on n'a pas le droit d'utiliser même lexicalement le désir. Quand on me demande « qu'est-ce que vous désirez ? », je ne peux pas répondre par « je désire ». En espagnol je peux dire directement, je désire mais en français, je dois habiller ma réponse par la langue, en disant : « je veux, je souhaite » mais c'est encore maladroit, « je souhaiterais », c'est mieux ou « j'aurai voulu ». Quand on se met à réfléchir à ce que cela signifie on peut se demander si celui qui répond veut encore ou pas. Je présente mon désir sous la forme de l'absence. Et c'est ce jeu là qui est difficile, il y a une modulation permanente dans l'inter subjectivité à travers la langue.

Les enfants découvrent que la langue est un jeu. Mais ce jeu on peut y jouer si on a appris les codes.

Aussi ne faut-il pas rejeter trop vite les propos hors sujet. L'enfant quand il parle demande à être reconnu. Nous sommes condamnés à vivre dans l'intersubjectivité : l'amour, la haine la jalousie, le sentiment d'abandon, le besoin d'être reconnu, tous ces sentiments existent parce

qu'il y a l'autre. Cela crée des désirs jamais satisfaits. Celui qui n'est pas reconnu se met en retrait et c'est là que l'intersubjectivité devient carnassière.

A l'école on crée un sujet qui est rapporteur d'un discours (le discours transmis par l'école) et qui en même temps est un créateur de discours. Et ce discours demande à être reconnu. Et nous les enseignants nous écartons souvent les discours qui ne vont pas dans notre sens parce que nous avons un discours à transmettre.

La langue est quelque chose qui permet de parler du monde, de l'autre, de moi-même mais de temps en temps c'est moi même qui parle et ce discours doit être reconnu. Il faut trouver un équilibre entre les deux discours à l'école.

Seul le bébé qui est bien entré dans la langue avec sa famille trouve du plaisir dans cette interaction langagière.

Dès que l'enfant tient sa tête droite, le regard conjoint est possible, on peut introduire l'objet livre. L'enfant apprend à passer les pages une à une, et l'adulte montre les images. Quand le bébé montre lui-même l'image qui l'intéresse, c'est un événement psychique, il ne montre pas pour soi, il regarde l'autre pour voir s'il regarde l'image qu'il montre. Il crée un objet symbolique. L'objet qui est montré est déjà présent dans l'esprit et je l'utilise comme support pour faire voir à quelqu'un une expérience invisible de mon esprit. Il montre pour partager une expérience psychique avec l'autre. C'est la mise en scène de l'invisible de l'esprit. C'est comme ça que les mots arrivent aussi. L'enfant montre et c'est l'adulte qui donne. C'est un travail à deux. L'enfant va pouvoir mettre en scène ce qui se passe dans l'esprit. Si celui qui est à côté ne s'intéresse pas à ce que l'enfant montre, l'enfant se désintéresse. Il se met en retrait parce qu'il a besoin d'être reconnu dans son activité psychique.

Les premiers mots du bébé servent à désigner la représentation de la présence. Les mots désignent les objets présents. Puis vers 2 ans, apparaît la négation : quand l'enfant a fini son verre, il dit : « a pu » : cela signifie que l'être humain est capable de parler de l'absence. Avant il parlait sur ce qu'il était présent sous ses yeux, ensuite il est capable de nommer l'absence. On ne peut pas montrer l'absence de quelque chose. Il faut passer par la langue. C'est la représentation de l'absence. On fait émerger l'imaginaire, c'est-à-dire la possibilité de nommer ce qui n'existe pas ou de nommer autrement ce qui existe déjà.

Il va falloir nourrir cette compétence à l'école maternelle. La littérature est le moyen de voyager dans le temps de l'expérience humaine.

En lisant, on dit à l'enfant implicitement « ce que je vais te raconter est absent en ce moment mais c'est une astuce culturelle ». La représentation de l'absence, c'est une propriété de la pensée humaine, elle est tout le temps présente en langue. Tout ce que vous avez appris à l'école de la conjugaison des verbes, c'est pour dire « *La chose est présente* » ou « *La chose est absente* ». « *Hier je n'étais pas là, maintenant je suis là, demain je ne serai pas là* » : je suis en train de nommer la possibilité d'être présent ou d'être absent. Il n'y a que la langue qui peut faire ça. Et la littérature se nourrit tout le temps de cet imaginaire, de cette symbolique, de ce qui existe et de ce qui n'existe pas pour le faire exister, pour le faire exister et le faire disparaître. La littérature c'est nourrir la représentation de l'absence dans laquelle la langue apparaît avec toute sa force créatrice. Par cette fiction extraordinaire de la présence et de l'absence, à chaque fois on est enchaîné à la possibilité de déterminer soit la présence soit l'absence. En même temps l'être humain va entrer dans la possibilité d'accepter sa propre absence, parce que le fait de pouvoir nommer qu'une chose est absente par la langue donne aussi accès à l'enfant, vers l'âge de deux ans et demi ou trois ans, à la possibilité de sa propre absence, c'est-à-dire au fait qu'on est mortels. Et c'est ici que la culture doit venir sauver l'être humain de cette angoisse-là.

Construire une littérature à l'école, c'est précisément donner la possibilité de faire que la vie soit possible pour le sujet, dans son intimité. C'est ça pour moi la fonction de la culture. Une culture qui ne remplit pas cette fonction-là ce n'est pas une culture. Une culture doit faire que la vie psychique soit possible. Et la littérature a précisément à s'installer dans cette possibilité-là. De faire que, par la littérature, je suis en train de mettre en scène toutes les passions de mon âme, y compris l'antagonisme le plus profond de la psyché humaine, c'est-à-dire, la vie et la mort.

Le langage est toujours là pour mon activité psychique ; quand je parle, quand j'écoute, quand je rêve, quand je me parle à moi même.

La culture c'est le déploiement des possibles, des styles.

C'est pourquoi, je vous invite à consacrer certains moments à voyager dans les formes de cultures que sont la littérature, la poésie, les contes à l'école maternelle.

Nous savons qu'il y a beaucoup de discours rapportés, beaucoup de discours qu'il faut transmettre parce que tout être humain doit admettre la pensée de ceux qui nous ont précédé. Mais en même temps il faut donner de l'importance au discours qui vient de l'enfant, et que les discours directs aient une place à l'école. Si je passe ma vie à porter le discours de l'autre, je disparaîs en tant que sujet énonciateur et cela crée une tragédie psychique indicible. Ainsi en introduisant le discours rapporté et le discours direct de l'enfant, on transmet la culture et on permet à l'enfant d'utiliser la langue pour naître de temps en temps quand il parle.